

congrégationaliste, il suscite d'emblée l'opposition d'une partie des catholiques du canton, notamment dans les communes rurales. Là se multiplient les « chapelles de la persécution » où se réfugient les catholiques romains, tandis que des affrontements, dont la police se mêle, se nouent autour de l'usage des églises. Dès 1878, le retour au Parlement d'une majorité fondée sur l'alliance entre protestants conservateurs et catholiques romains marque les limites de la réforme entreprise. Après l'échec d'un projet de séparation de l'Église et de l'État en 1880, le retour des radicaux au pouvoir prolonge de manière un peu artificielle la domination institutionnelle des catholiques-chrétiens. Mais ils échouent à s'implanter durablement, et leur anticléricalisme « de l'intérieur » se double vite d'une désaffection à l'égard de la pratique, qui joue en faveur de leurs adversaires. Les restitutions d'églises aux catholiques romains s'amorcent donc dès les années 1890, la génération qui a porté le combat vieillit ou disparaît, l'ensemble conduit au vote de la Séparation de 1907, acceptée par les catholiques dans un contexte bien différent de celui qui prévaut dans la France voisine.

Sarah Scholl fait de cet épisode de l'histoire religieuse de la Suisse un passionnant observatoire de la relation entre le catholicisme du second XIX^e siècle et la modernité politique. Elle montre l'invention d'une nouvelle figure de prêtre, figure en quelque sorte « décléricalisée » ou « déclérgifiée », marquée notamment par l'influence de Hyacinthe Loyson, qui fut un temps curé à Genève. Elle montre aussi comment se met en place, d'une manière qui se veut pragmatique, une ecclésiologie démocratique où le libre examen et le réquisit de la conscience priment sur l'obéissance à l'autorité. Une culture catholique s'invente, sous-tendue par une relecture de l'histoire de l'Église qui, tout en se tenant à distance du protestantisme, s'efforce de tirer les conséquences de ce qui est considéré comme la confiscation par l'autorité romaine de l'essentiel du message chrétien. La réforme est également liturgique, et s'accompagne de la mise en place d'une théologie originale, centrée sur l'Eucharistie et sa redéfinition à l'épreuve d'une conception en quelque sorte « rationalisée » du mystère. Les catholiques-chrétiens théoriseront eux-mêmes leur échec au début du XX^e siècle, en regrettant *a posteriori* leurs propres excès politiques et l'invention d'un réformisme religieux trop éloigné des aspirations populaires. Ils en viendront ainsi à se considérer comme une avant-garde qui a échoué, mais dont le combat

demeure pertinent. On le voit, les échos sont nombreux entre cette aventure et un certain nombre de débats récurrents de l'histoire du catholicisme contemporain : raison de plus pour recommander la lecture de ce livre, porté par de belles qualités d'écriture et une grande vivacité d'analyse.

Denis Pelletier

J. Barton SCOTT

Spiritual Despots. Modern Hinduism & the Genealogies of Modern Self-rule

Chicago & London, The University of Chicago Press, coll. « South Asia across the disciplines », 2016, 267 p. Notes, index, images.

La dénonciation du *priestcraft* est l'une des grandes thématiques des réformateurs hindous du XIX^e siècle, le recours au terme péjoratif anglais recouvrant sous leur plume toute forme de tutelle religieuse, qu'elle émane de gourous, de prêtres domestiques (*purohita*), de pandits, de faqirs ou d'autres encore. Le phénomène est bien connu mais il n'avait pas encore fait l'objet d'une analyse systématique. Cet ouvrage s'y emploie à partir des écrits en anglais et en langues vernaculaires (hindi et gujarati) de Keshub Chandra Sen (1838-1884), Karsondas Mulji (1832-1875), Dayananda Sarasvati (1824-1883) et Helena Blavatsky (1831-1891), quatre noms illustres de la scène hindoue entre 1850 et 1880, ces décennies annonciatrices de l'émergence du nationalisme où les problèmes de société deviennent une préoccupation majeure des Indiens. L'auteur montre que l'objectif de ces réformateurs ne fut pas de dénoncer la religion elle-même, mais le contrôle exorbitant que diverses figures religieuses exerçaient sur les vies et les consciences : ils visaient à rendre les hindous capables de se gouverner eux-mêmes. Leur « anticléricalisme », si on peut utiliser ce terme à propos d'une religion sans clergé, n'était pas antireligieux. Bien au contraire : l'idéal du sujet autonome qui l'accompagnait avait de vieilles racines dans la tradition hindoue.

Pour rendre autonomes les hindous subjugués par leurs gourous et pandits, la proposition commune des réformateurs religieux auxquels l'ouvrage est consacré fut de mobiliser des techniques de contrôle de soi émanant des milieux ascétiques afin de promouvoir des formes